Silhouettes lausannoises d'autrefois

Autor(en): **Woelfli, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 51

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-226138

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Monsu Gorgosson, il est déchà rentré et il n'est pas ressorti, puisque la porte il est fermée.

— Cein sè pâo. Su pas reintrà du que su ice. Ouvre-moi, Christian.

— A qui ?

— A mè, tè dio ! monsu Gorgosson !

— Mais, monsieur Gorgosson, fous fous rappelez pas que vous êtes déchà venu il y a une ponne demi-heure. Fous rêfez.

— On bi diâbllio que rêvo. Aovre-mè.

Christian voliâve pas ein dèmôdre. Gorgosson l'ètâi dâ veniâ et pu l'è bon. Lâi avâi âovè et voliâve pas râovri à quaucon que lâi avâi dza âovè et que n'ètâii pas ressaillâ.

— Mâ, tè dio que su *mè*, que desâi monsu Gorgosson.

— Si c'être fous, fous être déchà rentré. Fous fous rappelez pas.

— Quecha, mâ...

— Mâ... quoi ?

— Su tsezâ pè la fenitra. *Marc à Louis.*

Le public absent. — Quelques rares fauteuils d'orchestre sont occupés. Le drame que l'on joue et qui comporte un assez grand nombre de figurants est stupide. Deux ou trois coups de sifflet se font entendre. Alors, le chef de la tournée bondit vers la rampe et s'écrie :

— Si vous sifflez encore, vous aurez affaire à nous... N'oubliez pas que nous sommes plus nombreux que vous.

SILHOUETTES LAUSANNOISES D'AUTREFOIS

LE petit récit fantaisiste « Sur la piste », paru dans le *Conteur* du 1er décembre et où il était question de « Dodo », aura sans doute éveillé le souvenir d'autres personnes dont les vieux Lausannois se rappellent encore. Nous allons essayer de les faire revivre.

Dans le quartier de la rue Centrale-Pépinet, on pouvait rencontrer, il y a cinquante ans, un singulier bonhomme, un Bernois de pure race qui s'appellait Hans Schmutziger. Tout le monde lui disait « Jeangueli ». Il affectionnait son costume de fruitier : pantalon de grosse futaine et gilet noir brodé, sans manches. Son métier officiel : commissionnaire-oireur. Signe distinctif : une grosse chaîne de montre, pesant au moins 500 gr., chargée qu'elle était d'une superbe collection de breloques en argent massif, soit : clochettes, croix, cornes, écussons, ours, chamois et autres insignes de fantaisie. Le cliquetis de cette argenterie précédait le porteur qui en était très fier. Contrairement à son nom qui, traduit, veut dire « individu sale », cet homme avait la manie de la propreté. Sa figure, taillée à coup de hache, reluisait comme un miroir. Douze fois au moins, par jour, il brossait, dans la rue, son costume qui était déjà irréprochable et l'on affirmait que, dans sa manie, il récurait chaque jour sa chambrette de célibataire, située au Petit St-Jean. Le Service d'hygiène, s'il avait existé à cette époque, aurait pu citer « Jeangueli » comme modèle.

Une autre silhouette curieuse de ce temps-là fut le « Père Idéal », vieux maniaque inoffensif, à la barbe de neige, toujours soigné dans sa mise, regard brillant et mobile. Sa manie : les fleurettes de saison, dont son chapeau et sa boutonnière étaient abondamment garnis. Il sortait des poches de sa veste de petits vases contenant une fleur épanouie ou en bouton qu'il montrait aux passants, en disant : « Ça, c'est l'idéal ! »

Qui se souvient encore de la « Marguerite de Renens », une pauvre femme à l'esprit quelque peu déséquilibré — par suite d'un amour malheureux, racontait-on ? Tous les jours de marché, elle venait à pied à Lausanne, se mettait au bord du trottoir, en Pépinet et offrait, d'une pauvre voix éraillée, de misérables petits «bouquets », composés de branchettes de sapin, de marguerites, de pissenlits ou autres fleurs des champs. Un lambeau de vieux chapeau de paille, garni tout autour de marguerites, maintenait tout juste une tignasse blond-filasse qui ne devait guère connaître le peigne, encore moins l'ondulation permanente.

— Achetez-moi un bouquet, mademoiselle, pour votre fiancé, disait-elle aux passantes, en accompagnant son offre d'un sourire qui, dans sa bouche édentée, faisait plutôt pitié. Et, c'est par pitié qu'on lui achetait, moyennant une obole minime, un de ses bouquets lamentables, quitte à le jeter, quand la vendeuse ne pouvait plus voir le geste.

Dans un autre genre, il y avait encore l'ancien légionnaire *Bornand,* soi-disant cireur sur St-François, histoire d'avoir une position sociale. Lorsqu'il avait eu la chance d'avoir deux ou trois paires de chaussures crottées à nettoyer, il s'empressait de transformer ce gain providentiel en épargne liquide au prochain café de « La Couronne ».

Cette opération renouvelée plusieurs fois par jour, notre homme sentait se réveiller en lui la fibre patriotique que tout bon « Sainte-Cri » doit avoir. Il se mettait alors à chanter « Vaudois ! Un nouveau jour se lève ! », puis allait s'agenouiller au milieu du Pont Pichard — l'ancien — devant le socle de granit sur lequel figurait, sculpté, l'écusson vaudois qu'il embrassait alors avec ferveur. Manie innocente à laquelle le bon jus de nos vignes n'était pas étranger. Cela faisait la joie des gosses de ce temps-là et ne causait de mal à personne.

Sans retourner aussi loin dans l'histoire, un autre phénomène lausannois attira, pendant un certain temps, la curiosité de la population. Nous voulons parler de la « Mère Citron », minable colporteuse, surnommée ainsi, parce qu'elle fit commerce d'un article unique : les citrons. Qui ne se souvient de sa légendaire silhouette et de sa non moins légendaire poussette, contenant l'inévitable panier à bras rempli de ce fruit juteux du Midi ? C'était l'image navrante de la pauvreté sordide, inspirant d'emblée la pitié. Mais, si ce que l'on racontait sur cette pauvre femme était vrai, la pitié n'était pas extrêmement justifiée ! Chaussée de vieilles pantoufles usées jusqu'au bout, ceinte d'un tablier plus ou moins propre, la « Mère Citron » allait, en boitant, d'un café à l'autre, visitant même les grands restaurants, tous les jours, par tous les temps et jusqu'aux heures avancées de la nuit, offrant sa marchandise.

— Des citrons, mon bon Mossieu, pour votre dame ! Voyez ! Ils sont beaux. Deux pour 15, trois pour 25 !

Presque toujours, le consommateur sollicité répondait :

— Ma bonne dame ! Je veux bien vous prendre *un* citron, parce que je ne peux pas remplir mes poches avec votre article. Mais je n'en veux qu'un, vous m'entendez !

C'est alors que la marchande, une maniaque aussi, répondait :

— Non, mon bon Mossieu, je ne fais pas le détail. C'est 2 pour 15 ou 3 pour 25 !

Et la bonne femme n'entendait pas d'autres raisonnements.

C'était donc, déjà, presque l'Uniprix.

Un jour que cette singulière commerçante offrait ses citrons dans un restaurant de la Riponne, laissant sa poussette sur le trottoir, des collégiens à la recherche d'une bonne farce, imaginèrent de dévisser les quatre écrous de ce véhicule, puis allèrent se cacher dans un corridor voisin, dans l'attente de l'évènement prévu et voulu. Cela ne tarda pas. La « Mère Citron » reprit sa poussette, qui n'était pas encore aérodynamique, et se mit en route. Après trois pas, les quatre roues se défilèrent dans toutes les directions et le panier culbuta, semant sur la chaussée son jaune contenu. Lamentations, cris, injures ! C'est alors que les auteurs de cet accident « rappliquèrent » hypocritement, comme par hasard.

— Pauvre femme ! Qu'est-ce qui vous arrive? Attendez ; on va vous remettre ce « fourbi en cinq sec ! »

Puis les sacripants se retirèrent, avec la satisfaction d'avoir fait, au moins une fois de leur vie, une bonne action !

Notre bonne femme avait un don spécial pour éveiller la pitié des passants. Son champ d'opération préféré était le kiosque des trams de St-François. Choisissant un moment de forte affluence, elle mimait à la perfection la personne qui a perdu quelque chose. Tournant en rond et poussant des soupirs à fendre un boute-roue, elle scrutait le sol, tout en marmottant :

— Si c'est pas malheureux ! Une pauvre femme comme moi ! Perdre un franc !

Inévitablement, il se trouvait toujours une âme généreuse pour tirer sa bourse et lui dire :

— Tenez, ma pauvre femme ! Ne cherchez plus ; c'est inutile, avec tout ce monde.

Se confondant en remerciements larmoyants, la « Mère Citron » s'en allait, tirant la jambe, en pensant, peut-être, au fond d'elle-même :

— Cela a encore réussi cette fois !

F. Woelfli.

« L'Illustré » de Noël. — Un beau numéro, et intéressant ! Relevons notamment: contes et images de Noël, un nouveau feuilleton, la Sarre internationalisée, les Prix Nobel de la paix, Fémina et Goncourt; double page sur la maison paysanne suisse; les plaintes des riverains du Zuyderzee asséché, curieux reportage illustré; la « Dame aux camélias » à l'écran ; oasis égyptiennes vues par des Genevois; A. Couchepin, élu président du Tribunal fédéral ; les chefs d'orchestre Furtwengler et Weingartner; la mode, etc.

POUR LES MARIS QUI BATTENT LEURS FEMMES

NOUS pouvons en parler maintenant en toute tranquillité, puisque le mois de mai est passé depuis longtemps et que le prochain n'est pas encore bien près...

Voici de quoi il s'agit : c'est très grave, ainsi que vous vous en rendrez compte immédiatement.

Nous ne doutons pas que cette affaire ne jette le trouble en bien des ménages et c'est pourquoi nous avons hésité longtemps avant de la rendre publique. Nous avons cependant envers la vérité des devoirs auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire.

Sait-on que, pendant le mois de mai, il est absolument interdit aux maris de battre leurs femmes ?

La loi date du moyen-âge, mais elle n'a jamais été rapportée. Elle est donc encore parfaitement en vigueur et tout homme doit s'y conformer strictement. En voici le texte complet et précis :

« Toutes et quantes fois qu'un mari bat sa femme durant le mois de may, les femmes du lieu doivent le faire trotter sur l'âne, par joyeuseté et esbattement, ou le mettre sur charrette et trépuchet, et conduire trois jours durant en lui baillant son droit, c'est assavoir pain, eau et fromage. ».

C'est clair et net.

Prenons-en donc notre parti, profitons de l'hiver pour battre convenablement nos femmes si nous ne voulons pas, au mois de mai, risquer de trotter sur l'âne et d'être nourris pendant trois jours rien que d'eau, de pain et de fromage...

LES ÉTRENNES DE JEAN-PAUL

MONSIEUR écrit, assis à son bureau. Jean-Paul, joli bambin de quatre ans, a lâché son cheval de bois et, insensiblement, se rapproche de son papa, tourne autour de sa chaise... Quel projet roule-t-il encore dans sa tête de petit malin ? enfin, une voix câline s'élève :

— Papa !...

Pas de réponse. Monsieur est très absorbé.

La voix se fait doucereuse :

— Mon petit papa !...

— Mon chéri...

Mais le père ne lève pas la tête de sa feuille de papier.

Il sent alors deux petits bras qui, d'une douce étreinte lui enserrent la jambe et une joue se poser sur son genou. Comment résister à ces deux yeux flatteurs qui, parmi les boucles blondes, le regardent ? Le papa dépose un baiser sur la tête de son fils.

— Dis, papa...